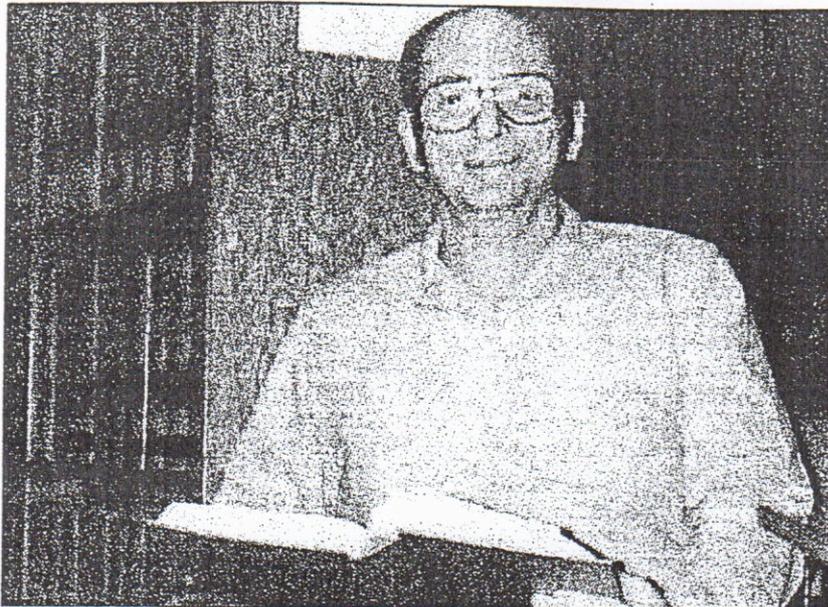


Richard survit dans le couloir de la mort



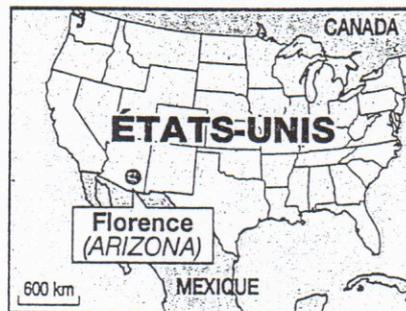
D.R.

C'est le paradoxe américain : au nom de la liberté de la presse, des prisonniers ont le droit de recevoir des journalistes... pour dénoncer des conditions de détention contraires aux droits de l'homme. Depuis dix-huit ans, Richard Rossi vit – ou plutôt survit – dans le couloir des condamnés à mort. Témoignage recueilli derrière une vitre.

Un long cordon de barbelés aux dents féroces signale l'entrée de Florence, la "ville prison" de l'Arizona. Le complexe carcéral, lisse, comme neuf, est planté dans un désert de poussière, écrasé sous une chaleur de 40°. A chaque visite, il faut remplir la fiche de signalement, passer sous le détecteur de métal. Attendre qu'une porte se ferme pour en franchir une autre et, enfin, entrer dans la salle de visite commune. Sans papier ni stylo.

Derrière la vitre du parloir, engoncé dans une tunique orange et sans forme, Richard Rossi attend la visite, le visage terni par le manque de lumière. Espiègle, le matricule n° 50337 se met à mimer la fouille qu'il a subie à sa sortie de cellule. Chaque recoin du corps a été inspecté. Des chaînes l'enseraient des chevilles à la ceinture en passant par les bras. Il a dû franchir les portes à reculons. C'est la règle : un prisonnier à la fois, une porte à la fois. Jamais deux détenus ne peuvent se rencontrer, se toucher. Tous les repas sont pris en cellule. Aucune salle pour le sport ni pour le culte.

« On nous tue à petit feu. » Richard Rossi, 55 ans, partage le destin des 3 400 détenus américains des couloirs de la mort. En 1983, il a été condamné à la peine capitale pour avoir tué un homme. Un meurtre commis sous l'emprise de la drogue. Depuis, avec déter-



mination, il utilise toutes les possibilités de recours que lui offre la loi américaine. Dix-huit ans de procédure ! Nombre de condamnés à mort américains mettent ainsi des années à faire entendre chaque point de leur défense. Ainsi, ils restent en vie. **« Mais quelle vie ! Ma cellule fait deux mètres sur trois, sans fenêtre, sans lumière**

« On nous tue à petit feu »

naturelle. Sans obscurité non plus. Une veilleuse reste allumée toute la nuit. Aucune intimité possible. Nous sommes sous surveillance permanente. » Le personnel de la prison garantit une sécurité maximale, jusqu'à l'absurde : **« Les agrafes des lettres que l'on reçoit sont considérées comme des armes. Les livres à couverture rigide sont interdits ! »** Quant aux gardiens, ils conservent leur distance. **« Au moindre refus de coopérer, ils déboulent avec la tenue spéciale émeute : casque, bouclier, bombe lacrymogène. »**

La "promenade" s'effectue dans une pièce à peine plus grande que leur cellule, à ciel ouvert. Le reste du

1983 : le 29 août, Richard Rossi, 36 ans, (ci-contre dans la bibliothèque de sa prison, il y a une dizaine d'années) tue un commerçant qui refusait de lui acheter une machine à écrire.

1984 : Il est condamné à mort.

1985 : la Cour suprême annule la condamnation pour non-prise en compte des circonstances atténuantes.

1988 : 2^e condamnation à mort.

2001 : Richard Rossi publie « 17 ans dans les couloirs de la mort », préfacé par Robert Badinter.

2002 : les procédures de recours se poursuivent.

temps, les détenus s'enferment dans leur monde, regardent la télé ou écoutent la radio, du moins quand ils ont pu se les payer avec l'argent envoyé par des parents, amis ou associations de soutien. Mais il ne faut pas s'imaginer un monde aseptisé. **« La première chose qui frappe ici, c'est l'odeur infecte, raconte encore Rossi. Odeur de la peur, de la colère, des vêtements sales, du sang, des excréments. On vit dans la crasse parmi les scorpions et les mulots. »**

L'administration pénitentiaire ne fait pas des économies que sur l'hygiène : **« Le week-end, on me sert un petit déjeuner qui fait office de déjeuner. Je dois aussi m'acquitter d'un abonnement modeste pour l'électricité. Bientôt, on va devoir échanger nos téléphones contre le même appareil vendu 200 dollars au magasin de la prison. Beaucoup deviennent dingues. Pour essayer de me maintenir, j'écris, je lis, j'entretiens mon intellect. »**

L'an dernier, Richard Rossi a décrit cette vie dans un livre publié en France chez Fayard (voir *légende de la photo*). Aujourd'hui, il entrevoit un espoir. **« Si j'ai jamais eu une chance de me réinsérer dans la société, c'est maintenant. Mon juge a été destitué récemment pour usage de drogue. Il a dormi durant mon procès. »** Rossi doit être entendu prochainement sur cette question inédite. Son cas a piqué l'intérêt des médias outre-Atlantique. Il reprend son souffle : **« J'aimerais que l'on m'accorde une seconde chance. Mais j'aurais du mal à envisager que l'on substitue à ma condamnation à mort une condamnation à vie sans espoir de sortir. Je ne me vois pas croupir dans ces conditions jusqu'à ma mort. »**

Pierre LUTON.